

Rencontres photographiques de Guyane | 6e édition. Parenthèse(s). Du 6 au 30 novembre 2019

Sophie Bertrand

Number 115, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bertrand, S. (2020). Review of [Rencontres photographiques de Guyane | 6e édition. Parenthèse(s). Du 6 au 30 novembre 2019]. *Ciel variable*, (115), 82–83.

Rencontres photographiques de Guyane | 6^e édition

Parenthèse(s)

Du 6 au 30 novembre 2019



Léa Magnien, *Quinceañeros*

Les Rencontres photographiques de Guyane (RPG) se déroulent tous les deux ans dans différentes villes du département français situé en Amérique du Sud. Fondée en 2012, la biennale tente de développer une place légitime pour la photographie et de rejoindre par l'image des populations hétéroclites. Malgré d'importantes restrictions budgétaires, les RPG gardent le cap pour cette sixième édition et offrent encore une fois une programmation intéressante et variée avec une douzaine d'expositions et diverses projections à Cayenne, Remire-Montjoly et Saint-Laurent-du-Maroni. Comme l'ont démontré les précédentes éditions, l'événement souhaite couvrir une photographie internationale, naviguant principalement entre l'Amérique du Sud, continent auquel la Guyane est géographiquement rattachée, et l'Europe dont elle dépend politiquement.

Mais face à la réduction des moyens financiers accordés, l'équipe a dû revenir à sa mission première, celle de diffuser la photographie guyanaise et caribéenne, ou du moins en lien avec ces territoires. Et c'est pour le mieux, car cette sixième édition qui a failli ne pas avoir lieu a démontré que cette photographie à elle seule mérite cette édition focus.

S'éloigner des clichés et des images stéréotypées qui représentent mal la Guyane, c'est ce qu'ont souhaité les RPG avec la thématique *Parenthèse(s)*. Karl Joseph, le directeur artistique, a donc priorisé des travaux abordant les différentes identités guyanaises tout en faisant dialoguer images contemporaines et images d'archives. Comme l'évoque Muriel Guaveña, la directrice de la biennale, si « le thème de l'identité est devenu un sujet courant », notamment dans les corpus artistiques, il « est d'autant plus important dans ce territoire multiculturel » à l'histoire complexe et qui compte de nombreuses communautés, du littoral aux confins de la forêt amazonienne, en passant par les abords des rivières aux frontières floues, véritables artères du département.

À chacun de ces rendez-vous, la biennale se donne pour mission de diffuser les archives d'un photographe local. Cette année, c'est l'exposition *Billy photo, ma petite entreprise* qui a inauguré la soirée d'ouverture. Photographe ambulant et oiseau des nuits guyanaises, Billy s'est immergé dans les *sound systems* des années 1990, avec chaînes audio parfois installées à même la rue. Au gré des pas de danse qu'il fige avec son flash, il dresse le portrait d'une

génération participant à ce mouvement populaire originaire de la Jamaïque et devenu, depuis, une culture internationale.

Recentrer la programmation sur les réalisations locales a permis de facto au festival de présenter des corpus inédits comme *Isonomie*, projet multimédia de l'artiste visuel Olivier Menanteau. Réalisé à partir d'entretiens et d'images d'archives, le dispositif immersif prévu pour les RPG et composé de trois écrans mêlant images filmées, photographies et son, peint le portrait de la ville de Saint-Laurent, autrefois le siège administratif de la colonie pénitentiaire

Guyane reconverti aujourd'hui en pôle culturel.

Dans le même espace se trouvent également deux films de l'artiste plasticien Mathieu Kleyebe Abonnenc. *The Night Readers* est un (re)montage des archives vidéo d'une chaîne de télévision guyanaise sur la guerre civile surinamaïse qui toucha de près la Guyane par l'accueil massif de réfugiés. L'artiste propose ainsi un point de vue subjectif de ce conflit qui eut lieu entre 1986 et 1992. Son deuxième film, *Wacapou*, un *prologue* est l'amorce d'un travail au long cours sur fond autobiographique.



Mathieu Kleyebe Abonnenc, *Wacapou, maison de ma mère*

qu'était la Guyane. *Isonomie* souligne les transformations qu'elle a subies et tente de rétablir un consensus humaniste. Présentée au Centre d'interprétation de l'Architecture et du Patrimoine (CIAP) à Saint-Laurent-du-Maroni, cette installation prend tout son sens dans l'ancien camp de la Transportation de

Né à Paris et ayant grandi en Guyane, Abonnenc utilise des archives personnelles pour entamer un pèlerinage sur la région du Haut-Maroni et principalement à Wacapou, ville carrefour de l'orpaillage. Le CIAP accueille aussi la série de portraits *Chin Up! Colored Only* d'Hélène Jayet. D'origine francomalienne, l'artiste transporte ici et là son studio photo ambulant afin de mettre en valeur les coiffures des personnes noires. Sur fond blanc, ses portraits intergénérationnels en couleur forment ainsi la mosaïque d'un savoir-faire capillaire mis à mal par l'esprit colonial. Une partie de ce corpus est également exposée en extérieur sur le sentier pédestre de Loyola à Remire-Montjoly. Après une courte marche, le visiteur aperçoit les images accrochées aux arbres majestueux. À proximité des ruines de l'habitation éponyme où près de cinq cents esclaves furent au service des Jésuites, les portraits résonnent ici avec le passé colonial du site archéologique.

Si la programmation de la biennale avait à ses débuts un penchant pour la photographie documentaire, elle envisage aujourd'hui d'élargir son « prisme de l'image ». Karl Joseph, lui-même



Billy, *Billy photo, ma petite entreprise*

photographe, l'a rapidement compris au fil des programmations. « La biennale doit se détacher de l'image documentaire pour rejoindre plus largement des artistes plasticiens locaux ou de la Caraïbe », précise-t-il. Les photographies mises en scène de Léa Magnien en sont un exemple. Son travail *Quinceañeros* est le fruit d'une collaboration avec Quentin Chantrel, réalisée lors d'une résidence au Mexique organisée par les RPG. À travers le déguisement et la pose, les deux artistes guyanais ont choisi de célébrer de jeunes hommes de quinze ans en route vers l'âge adulte, en écho à la traditionnelle fête organisée pour les filles du même âge. Leurs images dénotent une étroite collaboration avec le sujet et évoquent la quête parfois confuse d'une identité. Exposés dans l'une des maisons créoles classées au patrimoine historique de Cayenne, ces portraits côtoient les arbres de Julie Boileau qui s'est immergée dans la forêt amazonienne. *La forêt regardée*, présentée également sur des bâches extérieures dans l'un des quartiers populaires de Remire-Montjoly, permet ainsi à la nature de s'installer, le temps de l'événement, dans l'espace urbain.

Enfin, présentée au Fort Diamant, l'exposition patrimoniale *Les territoires de l'Inini*, qui a été commanditée par la Collectivité Territoriale de Guyane et réalisée avec les images d'archives du département, retrace l'histoire de

ce territoire de forêt dont la Guyane a été amputée sous l'empire colonial et qui a ensuite été peuplé par de nombreuses communautés amérindiennes, d'anciens bagnards et des chercheurs d'or.

Cette année, la biennale se réjouit d'avoir pu tisser un partenariat avec la Martinique et la Guadeloupe, ce qui lui a permis d'inviter deux artistes dominiennes en résidence de création. Shirley Rufin et Cynthia Phibel ont chacune exploré respectivement Remire-Montjoly et Cayenne pour offrir un regard subjectif qui donne à voir autrement ces villes du département. Derrière une volonté de mettre de l'avant la photographie locale et de donner une vitrine aux artistes guyanais et caribéens, les RPG entendent bien élargir leurs partenariats et développer de nouvelles collaborations avec les artistes et photographes des pays alentour comme le Brésil ou ceux du plateau des Guyanes, le Suriname et le Guyana.

— **Sophie Bertrand** est photographe et critique indépendante. Depuis 2018, elle poursuit un cursus universitaire en muséologie dans le but de développer des projets de recherche et de commissariat en photographie. Elle est également membre du collectif Stock Photo (Montréal) et du studio Hans Lucas (Paris). —



Hélène Jayet, *Colored Only, Chin Up!*

Sarah Wendt et Pascal Dufaux Alexis Bellavance

Axenéo7

Du 18 septembre au 26 octobre 2019



Alexis Bellavance, *Compressions : tables préparées* (détail), 2019

À l'automne 2019, Axenéo7 présentait dans ses espaces les expositions *Quelque part dans l'inachevé* de Sarah Wendt et Pascal Dufaux, ainsi que *Compressions : tables préparées* d'Alexis Bellavance. Ayant au premier coup d'œil peu en commun, les propositions de ces artistes montréalais se rejoignent toutefois autour du principe d'une temporalité transformatrice agissant sur la perception, et de son ancrage dans ce qu'il convient d'appeler le réel.

Avec *Quelque part dans l'inachevé*, Sarah Wendt et Pascal Dufaux ont aménagé un espace-temps à part, où la matière des choses du monde en dévoile l'essentielle alchimie. Il y est question de la matérialité de l'invisible et du passage du temps. À travers un travail d'installation réunissant objets, photographies, son et vidéo – ponctué de références à la géologie –, les artistes explorent les notions de sédimentation et de stratification. Ce faisant, l'idée de transformation se trouve au cœur de leur proposition. C'est la vidéo – intitulée *The mountain moves while my fingernails grow* – qui aborde de la manière la plus manifeste la question de la transformation. Présentée en grand format et couvrant un angle droit, la vidéo est dédoublée : décalées de quelques secondes, les projections se succèdent d'un mur à

l'autre. Par ce décalage, c'est la temporalité narrative qui s'étire, se distend de manière presque imperceptible, mais suffisamment pour qu'une respiration s'y insère, un souffle. Dans ce décalage de quelques secondes, le temps est habité par son propre écoulement, sa matière propre – tout comme le miel devient substance à sablier : les différentes matérialités portent en elles différentes temporalités.

Plus concrètement, la vidéo met en scène un personnage qui semble subir un processus de métamorphose par l'entremise d'une cérémonie initiatique, un rituel alchimique où l'altération de matières organiques – par leur coloration de l'or au bleu – préfigure celle du personnage lui-même. Cette notion de mutation, qui domine l'ensemble du projet, est renforcée par un subtil travail de transformation de la matière numérique : une fine déformation dans l'image vidéographique vient parfois envelopper le vêtement du personnage, le rendant à son propre mythe, à son irréalité intrinsèque.

L'idée d'une forme de manipulation du temps fait également écho à la dimension performative du projet qui a eu lieu vers la fin de l'exposition. Une partie de l'installation est d'ailleurs pensée de manière à rappeler une structure